

Trois femmes

par Ivan Maffezzini

*Pour ceux qui sont encore pris à devenir possibles,
la possibilité est une nécessité. (Judith Butler)*

Trois langues, trois styles, trois mondes, trois genres. Trois femmes. Un appel. Un désir ?

Elfriede Jelinek

De Sully Prudhomme (1901) à Elfriede Jelinek (2004) en passant par Maeterlinck (1911), Hamsun (1920), Gide (1947), Becket (1969), Marquez (1982), la route des prix Nobel a traversé les paysages les plus disparates avec une direction pas toujours évidente. Et pourtant, dans son testament, Nobel avait été assez clair en dictant sur son lit de mort que le prix de littérature devait être donné à « *une personne qui a produit, dans le domaine littéraire, l'œuvre la plus remarquable dans une direction idéale* ». Je doute que la direction idéale de Sully Prudhomme ait quelque chose en commun avec celle de Elfriede Jelinek. Mais les responsables des prix Nobel sont des hommes et, comme tous les hommes, traînent leur direction idéale qui s'adapte aisément au parcours accidenté de l'histoire.

Il est rare que j'entre dans un roman d'un écrivain que je ne connais pas dès les premières pages. Il me faut du temps. Et des pages. Je dois m'habituer aux odeurs particulières de l'auteur, à ses manies, à son regard, à sa façon de se regarder

et de regarder le monde. Avec *Lust*¹, cela a été particulièrement dur. La violence des coups de mots m'empêchait de sortir de ma tranchée et, quand les mots se taisaient, la poussière était telle... Je devais avancer, avancer c'est une façon de parler ! les yeux fermés. L'atmosphère était glaciale malgré la chaleur des corps, les corps étaient froids malgré l'agitation fébrile.

Et puis, ça y est.

Je me suis retrouvé chez elle, assis dans une chaise inconfortable d'où je la regardais « *dénoncer les mythes [...] le langage même des mythes et non seulement leur contenu* », d'où je l'observais enlever une couche après l'autre de l'oignon de l'histoire : « *mon réductionnisme n'a rien à voir avec une simplification. C'est [...] un travail de cristallisation : lorsque je réduis un état de fait [...] c'est pour faire ressortir la charpente* ». Je ne pouvais pas sortir de chez elle sans rêver d'y retourner.

L'obscénité qui m'avait dérangé devenait nécessaire ; la dureté était baume, la complexité aide, le manque d'espoir espérance.

Les hommes et les femmes et leurs batailles où tout le monde perd, même les gagnants.

Les femmes dans leurs jardins plantés d'espoir vivent de souvenirs, les hommes, eux, de l'instant qui leur appartient et qui, soigneusement cultivé, se ramasse en une petite poignée de temps qui ne leur appartient pas moins.

Les femmes que Gerti, femme d'homme riche, au service du père et du fils dans une Styrie délavée par le tourisme, cristallise.

La femme se défend, mais seulement pour la forme, elle prendra d'autres claques si elle s'obstine ainsi à nier l'âme de l'homme qui n'aspire qu'à s'illuminer.

¹ Elfriede Jelinek, *Lust*, Seuil 1996.

L'homme riche qui possède Gerti, qui possède les ouvriers de la papeterie qui est possédée par les banques qu'il possède et qui possède l'argent que Gerti emploie pour se faire belle et se faire posséder par ceux qu'elle ne possédera jamais. Histoire de possession.

Vous êtes ici dans une communauté de chair et les paysans-ouvriers qui pleurent facilement quand ils ne trouvent pas d'emploi, se mettent, oui, même en colère en voyant leurs femmes caresser doucement le bétail médusé qui part pour l'abattoir.

Le bétail disparu, les touristes multipliés, les déchets que la femme poubelle cache, la vie du néant qu'est l'homme contre le néant de la vie de la femme.

Prenant son appel dans les règles de l'art, le directeur s'éjecte de la femme, ses déchets il les laisse. Car bientôt la trappe du ménage se refermera sur elle, et elle retournera au néant d'où elle venait.

Une jeunesse que le tourisme déforme et que l'argent embaume *per omnia saecula saeculorum*. Sous le regard aveugle, hargneux et mesquin de l'Église.

Les banques courtisent les plus petits d'entre les petits à grand renfort de sacs de voyage publicitaires. Cette jeune racaille, valetaille des parents, ressent déjà le besoin d'un compte en banque.

Entre les mains visqueuses de l'État qui travaille à les faire travailler.

Rien ne se perd, l'État travaille avec ce que nous ne voyons pas.

Il n'y a plus d'étables fumantes. La merde s'entasse dans les coffres des banques qui s'ouvrent sur commande pour commander nos désirs.

Le temps ne pourrait-il pas s'arrêter chaque premier du mois, que nous puissions encore un peu contempler notre petit tas

d'argent qui fume et pue le travail, avant de le porter sur nos comptes pour qu'il accroisse substantiellement nos besoins ?

Ses trous pour le mari directeur, l'étudiant amant et l'alcool dieu protecteur qui n'a nul besoin de changer de trou pour montrer son impuissance.

Et les femmes se voient promettre le paradis, à condition d'être des anges et de le préparer sur terre à leurs maris et leurs enfants, non sans y ajouter un peu de piment.

Badaboum !

Ainsi va la vie. Car elle nous a fait frivoles pour nous consoler de nos misères !

Avec le temps les années s'accumulent et nous vident de la vie.

Les femmes vieillissent tôt, et voici leur erreur : elles ne savent pas où cacher ce temps qu'elles traînent derrière elles, afin qu'il passe inaperçu.

Des chiens qui courent derrière leur queue.

Et même si les messieurs lèvent la patte et lâchent de l'eau dans leurs compagnes, ils ne peuvent se permettre de rester, il leur faut sans répit poursuivre leur course jusqu'au prochain arbre auquel ils s'agripperont de leurs vermisseaux en colère jusqu'à ce que quelqu'un les recueille.

Marcela Iacub

Au mois de mars, quand la température, irrespectueuse des moyennes, en l'espace d'un jour, grimpeait d'une dizaine de degrés, les femmes ouvraient les stores vénitiens avec une détermination agréablement musclée et annonçaient les dernières nouvelles. Les mots n'étaient que sons légers. Métalliques et purs, ils rebondissaient et se croisaient dans une charmante cacophonie. Le vent des mots nettoyait les esprits et les préparait pour la nouvelle année. *Marcel est rentré à quatre heures... Sylvie est vraiment une femme... Imagine que la Ma-*

rie était déjà dans l'étable... Il est jeune... Quel beau chemisier... il travaille tellement... La Rose est déjà partie?... C'est un cadeau de ma belle sœur... quelle journée... ils boivent trop... Quand on était jeunes il y avait moins de liberté...

Je viens de terminer *Le crime était presque sexuel* de Marcela Iacub². Ma tête libre est parcourue par des idées sans entraves, légères ; métalliques et pures, elles rebondissent et se croisent dans une charmante cacophonie.

Marcela Iacub est une juriste qui prend « *l'ordre juridique [...]* pour ce que, modestement, il est », c'est-à-dire une prescription de « *certaines conduites, en attachant aux conduites contraires des sanctions socialement organisées* ». Cette modestie lui permet de penser le mariage homosexuel, la filiation, le viol, la prostitution, la sexualité... sans la lourdeur de l'« *ordre symbolique* » des prêtres laïcs qui s'accrochent à ce qui a toujours été et font du passé nécessité, sans avoir le courage de se dire conservateurs.

Elle n'a pas peur de la technique et ne craint pas la nouveauté comme la majorité de ses confrères, et cela lui permet d'ouvrir des espaces d'espoir insoupçonnés. Si, comme elle, on pense que la nature est loin d'être naturelle et que la technique n'est pas nécessairement inhumaine, on peut lire différemment bien des phénomènes « choquants » liés à la sexualité et à la procréation.

Marcela Iacub nous conduit très loin, jusqu'à prôner, par exemple, « *le droit de se passer de son corps pour procréer* ». Sans pédanterie et sans faux respect des lois, elle nous conduit par la tête à travers des détails juridiques d'où l'on n'aurait jamais imaginé pouvoir extraire des considérations aussi radicales.

Voici un exemple, parmi bien d'autres, d'une réflexion simple qui mène loin si on ne se crispe pas dans des positions

² Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel*, Paris, Flammarion, 2002.

qui semblent « naturelles » parce qu'elles nous accompagnent, c'est le cas de le dire ! dès la naissance. Si, à la naissance, on doit déclarer le sexe du bébé, c'est parce que la différence de sexe implique des contraintes différentes malgré l'égalité de droit entre personnes de sexe masculin et féminin. Simple ? Oui. Pourquoi continuons-nous donc à les différencier ? Voici le genre de questions auxquelles Marcela Iacub nous confronte et pour lesquelles elle a des réponses théoriquement et politiquement solides. Jamais simplistes.

En lisant *Le crime était presque sexuel* je fus d'abord étonné du lien étroit que l'auteur établissait entre technique et droit. Ça doit être parce que Marcela Iacub va toucher des « choses » qu'il est difficile de voir sous l'angle de la technique. Une « chose » comme la mort, par exemple. En France, en 1889, une personne était considérée comme morte « à l'instant où les battements du cœur ont cessé, où le lien vital qui relie toutes les parties de l'organisme a été rompu et où le fonctionnement simultané des différents organes nécessaires à la vie a été définitivement paralysé ». On ne peut pas ne pas être d'accord. Mais comme le souligne Marcela Iacub : il y a un conflit entre « le critère de la mort comme arrêt cardiaque » et les greffes du cœur. Il faut donc trouver un autre « point de non-retour ». En 1996, pour qu'une personne soit déclarée morte, il faut montrer « le caractère irréversible de l'activité encéphalique : soit deux EEG nuls et aréactifs effectués à intervalle minimal de quatre heures, réalisés avec amplification maximale ».

Je fus étonné et pourtant, il suffit d'y penser un instant pour voir qu'il n'y a pas beaucoup d'espace pour l'étonnement. Quoi de plus naturel que la technique, qui envahit tous les pans de la vie, influence le droit ? (Drôle de qualificatif, *naturel*, dans ce contexte). Mais si elle envahit la vie, elle ne peut que toucher à la mort : la technique influence donc la mort telle que définie dans le droit (et pas seulement !) qui, à son

tour, influence la pratique médicale qui influence notre façon de voir³.

Elle nous conduit loin mais, du bateau qu'elle pilote, on peut toujours apercevoir les côtes protectrices du sens commun et les falaises de la non-rectitude politique.

Avant de penser aux mesures de discrimination positive telle que la parité, sans doute aurait-on dû songer à la survie des inégalités juridiques entre les hommes et les femmes en matière de reproduction. On ne saurait penser aux formes de discrimination positive que lorsque les discriminations « négatives », même si elles se présentent sous la forme d'une puissance, sont abrogées.

Ceci implique que le « *noyau dur et infranchissable* » de la grossesse soit repensé.

Loin, n'est-ce pas ?

J'avais toujours pensé le droit comme le domaine froid de l'injustice et de l'hypocrisie, comme une cape de mensonge qui couvrait le bouillonnement social. Je ne croyais pas que du droit pouvait jaillir une lumière quelconque. Le moins que je puisse dire, c'est que j'ai changé d'avis

Judith Butler

Apaisé par le bruit sourd du torrent que la gorge convulse, par le bourdonnement des parents guettant les rêves en vain repoussés, par la vague infinie que le vent enroule sur le sable humilié par le vaillant étoc, par les roucoulades mécaniques des tourterelles indifférentes aux cris indifférents du monde... Apaisé.

³ On peut renverser le sens de la causalité, s'il y en a une : les changements de perception de la mort permettent à la classe médicale de changer ses définitions de ce qu'est la mort qui, à leur tour, influencent le droit. Lorsqu'on est en contact avec la mort de ceux qui nous sont proches, les choses sont bien plus embrouillées ; mais si on veut mettre un peu d'ordre, pour y comprendre quelque chose, l'approche de Marcela Iacub est très éclairante.

Autrefois, autres lieux.

Aujourd'hui, survivant, ses épines oubliées dans les épines des autres, dénué de ressentiment, sans autres âpretés que celles de la dernière blessure que la vie chérit, parmi les livres va quérir la sérénité que seule la solitude sait tendre. Mais rares sont les livres qui prennent le relais des torrents sans subrepticement apporter, avec la sérénité, un lot d'indifférence que son histoire et ses gènes s'épuisent à évacuer dès que la dernière page le quitte.

*Undoing gender*⁴, de Judith Butler, est l'un de ces rares livres.

Un livre en équilibre et équilibré entre une théorie tonifiée par l'appel du politique et le politique qu'une théorisation sans concessions sort des tactiques du jour le jour et des fates polémiques de clocher. Judith Butler, du fond d'une souffrance qu'elle ne saurait cacher et que, surtout, elle ne veut pas cacher car elle donne la force d'agir et de penser hors des automatismes dominants, le rasséréna sans indifférence. (Il est tout à fait inutile d'ajouter que le propre des humains, qui de l'humain n'ont pas gardé que la pacotille, est de donner ce qu'ils n'ont pas.)

Beaucoup de gens pensent que le deuil privé nous amène dans une situation de solitude : moi, par contre, je pense qu'il expose la socialité constitutive du soi, la base permettant de penser une communauté politique d'un ordre complexe.

Tantôt les ancrés chassent les fonds d'une théorie rétive à la raison, tantôt le vent de l'émancipation lance son navire vers la terre des possibles qu'elle aimerait promise à ceux qui n'ont pas une vie « vivable ». « *On ne doit pas sous-estimer ce que la pensée du possible fait pour ceux pour qui la question de la survie est la plus urgente.* » Il s'agit de travailler le politique et de labourer la théorie, pour que chaque individu que le hasard cellulaire ou culturel a marginalisé et jeté dans la fosse

⁴ Judith Butler, *Undoing Gender*, Routledge, 2005. À paraître en français aux éditions Amsterdam.

aux malheurs accède à une vie vivable. Vivable comme la sienne, comme la tienne, comme la mienne, comme celle des intellectuels qui n'aiment pas que les possibles se multiplient car ils croient en avoir de reste. Une vie vivable. Simplement vivable : ce qui est beaucoup et, en même temps, le minimum à avoir. Comme la vie de son ami sociologue qui, dès qu'il montra son enthousiasme pour les idées de Judith Butler, lui dit :

Butler ? Oui, sans doute la philosophe américaine la plus intéressante mais... politiquement faible. Je ne peux pas la suivre dans son approche post-moderne centrée sur le désir. Une société où ce que je désire doit devenir possible est une société complètement asservie à la technique et à l'économie. Le désir n'est pas une catégorie qui peut être d'une utilité quelconque dans le débat politique. Le « personnel » ne devient pas politique parce que l'on en parle. Sans des normes fortes, historiquement éprouvées, la technosphère réifie rêves et idées et rend l'humain étranger à l'humain. Pense à tes amies lesbiennes qui ont décidé d'avoir un enfant et, par peur des hommes, (*qu'en sais-tu ? n'osa-t-il pas dire à son ami et il s'en veut*) ont décidé qu'une d'entre elles se faisait inséminer par piqûre interposée. Au lieu de l'étreinte d'un homme, l'enveloppe d'une banque de sperme. Si leur désir d'enfant était tellement impérieux elles auraient bien pu... Notre société leur offre déjà bien des choix, ou au moins ne les stigmatise plus si elles vivent ensemble, si elles adoptent, si elles se font faire un enfant par le mec du coin... Pourquoi cela ne suffit-il pas ? La théorie de la richesse des besoins me fait, excuse la vulgarité, ... me fait chier. On crée toute une machine à procréer dont le seul but est de faire de l'argent avec du sperme. Cela n'est qu'un début. Un jour, nous aurons des enfants qui naîtront d'un utérus artificiel. Non, toute théorie fondée sur une mise au centre du sujet désirant est une mauvaise théorie. Ce n'est pas parce qu'une femme veut se faire refaire les seins ou un homme le menton que, socialement, on doit les appuyer. Il faudrait faire le contraire, les convaincre que tout cela n'est qu'exigence pour faire marcher le marché.

Facile d'être contre la « richesse des besoins » quand la société tourne autour de la satisfaction des besoins des riches ses

propres besoins !⁵ Le désir n'est sans doute pas une catégorie politique, mais c'est parce que l'on est des animaux qui parlent et qui remuent dans les normes que le désir enchaîné peut faire souffrir comme l'enchaînement du corps (quand l'enchaînement du corps n'est nullement voulu, même pas dans un désir masochiste).

D'un ton trop ferme il répliqua à l'ami : « Je suis sûr que Judith Butler ne dirait jamais que dès qu'une femme veut se faire refaire les seins il faut que la société... » Oui, les désirs des humains sont influencés par un système marchand qui transforme en marchandise tout ce qu'il touche (« même tes idées », il aurait aimé lui dire). Oui, les désirs aussi nous viennent de l'extérieur. Mais, dès qu'ils sont là... dès qu'ils sont ici... dès qu'ils alimentent les mouvements les plus intimes de notre corps, leur origine, pourtant si importante politiquement, n'est d'aucun intérêt pour le réceptacle du désir, pour celle qui souffre et désire sortir de la souffrance,

désir

quitte à se faire charcuter le corps. Sans doute que Judith Butler dirait que, dès que la souffrance rend la vie invivable, la société ne devrait pas se protéger sauvagement (de qui ?) derrière des normes que les classes dominantes ont bâties à coup d'une soi-disant éthique. Ce qui n'implique pas que les normes puissent être éliminées avec des dictats, fussent-ils révolutionnaires.

Comme une vie pour laquelle n'existent pas de catégories de reconnaissance est une vie invivable, ainsi une vie pour laquelle ces mêmes catégories constituent des contraintes invivables n'est pas une option acceptable.

Certes, il avait beau ne pas être d'accord avec son ami, mais il ne pouvait pas nier que la critique à la création de nouveaux besoins pour satisfaire la machine économique tou-

⁵ Quinquagénaire, blanc, canadien, une carrière enviée, beaucoup d'amis, une très belle maison, une fille qui le remplit de satisfaction, une nouvelle compagne de l'âge de sa fille. Ce n'est pas tout, mais... mieux que rien, comme disait sa grand-mère.

chait l'un de ses points sensibles, comme il ne doutait pas qu'elle aurait touché Judith Butler. Mais comment concilier le travail politique contre le désir comme simple avant-garde de la marchandisation avec la lutte théorique et pratique pour rendre vivable la vie de celles que l'hétérosexualité enchaîne ? pour les prisonniers de leur genre ? Les indications de Judith Butler lui semblaient claires : être ici et maintenant avec la personne qui aspire à une vie vivable et préparer le terrain pour que les désirs ne soient pas le passeport de l'économie. Mais, pour que cela soit possible, il faut que la réflexion ne se laisse pas attirer par les sirènes de l'efficacité immédiate et que l'action politique renonce par moment à la pureté des idées. À propos d'un thème où purs et pragmatistes s'opposent sous le regard méprisant des homophobes :

[...] ni la violence de la forclusion qui rend stable le champ de l'activisme ni le sentier de la paralysie critique qui est implantée au niveau de la réflexion fondamentale ne suffira. Au sujet du mariage gai, il devient toujours plus important de garder en vie la tension entre le maintien d'une perspective critique et une revendication politiquement lisible. [...] En effet, le débat sur le mariage gai et la parenté gaie, deux questions qui sont souvent mises ensemble, sont devenues le lieu d'intenses déplacements d'autres peurs politiques, peurs concernant la technique, concernant une nouvelle démographie, et aussi concernant l'unité même et la capacité de transmission de la nation, et peur que le féminisme [...] ait en réalité ouvert la parenté hors de la famille, l'ait ouverte aux étrangers. [...] Les règlements étatiques sur l'adoption pour les gais et les lesbiennes comme pour l'adoption monoparentale [...] se réfèrent et renforcent un idéal de ce que devraient être les parents. [Les règlements qui] essayent simplement de freiner certaines activités spécifiques (harcèlement sexuel, fraudes contre l'aide sociale, façons de parler sexuellement crues) accomplissent une autre activité qui, pour la majorité des gens, reste sans nom : la production des paramètres de la personnalité, c'est-à-dire faire des personnes selon des normes abstraites qui, en même temps, conditionnent et excèdent les vie qu'elles font — et qu'elles cassent.

Et il aurait aimé demander à Judith Butler si la « peur des femmes » n'était pas à l'origine de la « peur du féminisme », de la peur de la technique, des peurs politiques. S'il ne s'agissait pas de la peur que seule une défaite du genre pouvait éradiquer. (Il l'avait déjà demandé à son ami qui avait donné la réponse prête à porter que nous avons tous dans nos bagages quand nous quittons le salon de nos idées quotidiennes : « il n'y a pas de rapport ».) Il pensait, mais il ne le dit pas pour ne pas donner de nouvelles armes à l'« ennemi », que lui aussi avait quelque chose contre le désir. Il avait toujours des problèmes avec « désir ». Avec le mot. Il avait l'impression que, dans le même contexte, l'on employait souvent le terme dans des acceptions si différentes que tous les états, si on les touchait avec un peu de logique, lâchaient. « Désir » était devenu, à son avis, un terme pou-belle, où l'on jetait tous les restes que l'on n'avait pas pu consommer. Là où il aurait fallu employer deux, trois, quatre termes différents, « désir » seul campait. Il trouvait qu'entre le « désir » de la *Phénoménologie de l'esprit*, celui de la psychanalyse et le désir de l'adolescent que bande la gorge de l'amie de sa mère, il y avait une telle distance...

Au-delà des considérations plus ou moins favorables au « désir » et à la « vivabilité » tels que présentés par Judith Butler, quand il considérait une phrase comme la suivante :

Cela signifie que l'on doit apprendre à vivre et à embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain au nom d'un monde qui a plus de capacités et, donc, moins violent, sans connaître à l'avance quelle forme précise notre humanité a et prendra.

il trouvait tout à fait naturel que l'on essaie de désamorcer la charge de Judith Butler en la forçant dans la catégorie fourre-tout du post-moderne ou du culturalisme.

Tout dans cette phrase peut faire peur à des gens qui confondent « connaître à l'avance » avec le bétonnage⁶ d'idées qui fait du futur une copie du passé. (« À tous », se disait-il dans les moments de lucidité noire.) Pour que « sans connaître à l'avance » ne fasse pas peur, il faut que l'on croie non seulement qu'il puisse exister des « nouveautés » positives et du « progrès » mais qu'existe la possibilité d'influencer la marche de l'histoire. Mais pour cela il faut avoir caché dans l'un des tiroirs de l'esprit quelques pièces d'espérance pour payer la souffrance, ce qui de nos jours ne se fait plus — surtout parmi ceux qui, dans leur jeunesse, avaient de l'espérance à vendre et la vendirent. Mais, quand il n'y a plus d'espérance, « nouveauté » et « progrès », mots sacrés de la gauche, se réduisent à des slogans pour technocrates et politiciens, ce qui permet de ne pas bouger quand ceux que les normes enchaînent demandent, sinon un coup de main, au moins un coup d'idées. (Il continuait à parler de gauche — malgré les clichés à la mode à gauche comme au centre qui veulent que tout soit brouillé.⁷)

Si, à la peur du futur, on ajoute un « humain » entortillé autour d'un sexe mou et d'un genre défait comme le voit Judith Butler, il est évident qu'il est difficile de trouver des gens désirant « *embrasser la cause de la destruction et d'une nouvelle articulation de l'humain* ».

Presque impossible, parmi ceux qui refusent les droits politiques au désir de ceux qui désirent des choses d'un « drôle de genre ». Et presque autant pour ceux qui... enfin presque nous tous. Pour lui aussi.

⁶ Béton qui transforme en irrationalisme tout ce qui échappe aux catégories d'un rationalisme primaire.

⁷ Accepter la disparition des frontières entre « gauche » et « droite » et refuser la confusion des sexes était « too much » pour lui.